

Accueil d'un questionnaire sur l'esclavage aux Antilles lors de la collecte de données d'une étude qualitative

Notre thèse qui traite des héritages psychologiques de l'esclavage aux Antilles, explore les racines traumatiques ainsi que les manifestations contemporaines. Au niveau des discours populaires et syndicalistes, la blessure du passé esclavagiste reste vive, en particulier dans les départements français d'Outre-mer. Toutefois, les discours populaires sur l'esclavage varient selon les îles, malgré leur histoire et une culture commune. Cette recherche, qui est une étude comparative en anthropologie sociale, recueille les perceptions des descendants d'esclaves de plusieurs îles des Petites Antilles au sujet de l'esclavage et de la traite transatlantique. Elle vise à analyser leurs discours et leurs représentations dans une perspective pluridimensionnelle et internationale.

La collecte des données de cette étude qualitative en anthropologie sociale s'est déroulée sur quatre îles des Petites Antilles : la Martinique, la Guadeloupe, la Dominique et Sainte-Lucie. Un questionnaire de 10 questions sur l'esclavage transatlantique et la traite négrière a été soumis à des personnes abordées dans l'espace public. Leurs réactions à l'annonce du thème du questionnaire ainsi que les observations durant les passations constituent une première matière de travail avant l'établissement des résultats de notre recherche. Ce thème a beaucoup surpris les répondants des Antilles anglaises, qui peinent à comprendre l'intérêt d'aborder ce passé lointain. Aux Antilles françaises, il mobilise plus d'investissement. Les affects semblent plus à vifs : des hommes et des femmes ont les larmes aux yeux durant la passation. Le ton s'élève parfois, les réponses sont alors très animées, portées par une gestuelle qui s'intensifie au fil des questions.

L'annonce de la thématique de recherche provoque chez les Martiniquais une réaction d'exaspération. Plusieurs d'entre eux, de tous âges, verbalisent leur réticence à participer à l'étude, craignant de s'emporter en libérant cette parole. La vivacité des réponses et de l'énonciation traduit souvent un certain agacement ; les émotions sont à saturation. Toutefois, plusieurs Martiniquaises saluent et encouragent ma démarche. Elles m'expliquent vouloir dépasser les discours de plainte, pour que leur peuple avance sur la problématique de l'esclavage. Elles comptent sur les recherches scientifiques pour alimenter la réflexion autour des résolutions possibles.

A contrario des Martiniquais, les Guadeloupéens montrent plutôt un certain engouement à s'exprimer sur ce thème. Certains souhaitent qu'on échange après le questionnaire et élargissent le débat. Paradoxalement, les passations de certains répondants qui déclarent de

prime abord disposer de peu de temps pour répondre à mes questions, s'avèrent être les plus longues. Aussi, 20% des répondants guadeloupéens me laissent spontanément leurs coordonnées pour l'envoi des résultats de la recherche, ce que n'a fait aucun répondant des autres îles.

À Sainte-Lucie, le questionnaire est peu investi et la production verbale des répondants est plus réduite. Ils s'accordent à dire qu'ils ont très peu, voire aucune connaissance sur l'esclavage. Ils me renvoient aux rastas, réputés experts en la matière. En effet, les rastas ont participé dans la période post-coloniale aux Antilles anglaises à la prise de conscience de l'oppression des descendants d'esclaves et à la valorisation de l'héritage africain.

Aussi, les Saint-Luciens sont surpris par certaines questions, qu'ils ont du mal à comprendre. Celle qui concerne les réparations de l'esclavage les laisse pantois, faisant appel à un non-sens, un impossible à se représenter. Ils considèrent que l'esclavage appartient au passé : on ne peut donc pas le réparer, et y penser ou en parler est une perte de temps. Ce qui importe à Sainte-Lucie sont les enjeux du présent : réussir à travailler, à nourrir sa famille. La préoccupation pour le travail est centrale, en écho au bas niveau de vie. Les Saint-Luciens estiment qu'ils travaillent dur, et qu'en compensation, ils se doivent d'investir une vie festive à la même hauteur. Cet état d'esprit se reflète dans un dicton que j'entends plusieurs fois : *work hard party hard*¹. Le rythme quotidien laisse ainsi peu de place aux préoccupations sur l'esclavage.

Le rapport au temps et au plaisir est similaire en Dominique : les problématiques du présent l'emportent sur celles du passé. Mon questionnaire rappelle une histoire chargée de négativité et la négativité est toujours soigneusement exclue du quotidien. Se pencher sur l'esclavage va à l'encontre de la philosophie de vie, qui prône de vivre sans préoccupations. En réaction à mes questions, plusieurs répondants dominiquais me recommandent d'écouter la chanson star du carnaval de cette année pour me libérer de ces pesantes réflexions.

En effet, on est en pleine saison de carnaval : l'esprit est à la fête et à la légèreté, encore plus que le reste de l'année. Cette chanson, emblématique du carnaval 2020, est celle du groupe *Sour Sour* intitulée *I enjoy my life* (se traduisant par « je profite de ma vie »). Elle recommande une vie sans stress : boire du rhum, faire la fête, vivre de sa pêche et n'embêter personne pour être tranquille. Cette formule du bonheur est scandée par la population avec entrain, qui se reconnaît dans cet esprit de liberté. Ils ne souhaitent donc pas problématiser le passé ni se préoccuper de l'esclavage et de ses effets. Ainsi, des spécificités se déclinent selon les îles en matière d'appréhension de l'héritage de l'esclavage ; elles semblent esquisser un profil différent entre les îles anglaises et les îles françaises. Les résultats de l'étude viendront renseigner sur l'objet de ces variations.

¹ Travaille dur, fait la fête tout autant